

« *Renversons les classiques !* »

Partant du constat que les formats de restitution de la recherche se limitent le plus souvent à des présentations orales « classiques », éventuellement accompagnées d'un support visuel, qui ne sont pas toujours accessibles pour un auditoire passif, qui suscitent un intérêt limité ou qui sont rarement pensées au moment de produire la recherche elle-même, nous invitons les jeunes chercheur·euse·s à réfléchir au-delà des pratiques classiques en vigueur dans le monde académique. Le but est de penser et de pratiquer des modes de faire originaux en termes de restitution du travail de recherche.

Les prochaines doctoriales, à caractère méthodologique principalement, ont trois objectifs. Il s'agit de questionner :

- Les modes de transmission et de production des savoirs scientifiques (1)
- Le rôle des sciences dans la construction des imaginaires, et à leur tour, le rôle des imaginaires dans les changements des pratiques (2).
- La socialisation à la recherche à travers les doctoriales (normes, apprentissages, conventions). L'appréhender permettrait de mieux renouveler la communauté de pratiques, selon des conditions choisies par les pratiquant·e·s.

Ces trois objectifs nous conduisent à développer une pratique réflexive mise au service de la connaissance (Leservoisier, 2005).

(1) Interroger les modes de transmission et de production des savoirs scientifiques

Ce premier axe pose la question fondamentale de savoir comment on produit de la recherche. Puis, il cherche à savoir qui est le public ciblé. Pourquoi et pour qui notre recherche vaut la peine d'être rendue visible/publiée ? À quelle étape du processus de recherche les conditions de publication sont-elles posées ? À qui transmet-on ? Dans quel but ? Quel rôle a le chercheur au-delà de la communauté scientifique ? Comment rendre compte de sa recherche afin de toucher un public scientifique ou non-scientifique en mobilisant le sensible, l'expérimentation ou les affects ? Quelle place pour l'art, le travail scénique, la manipulation d'objets, l'expérience dans la production et la restitution de la connaissance scientifique ? Quelle place pour l'expérience sensible et/ou matérielle dans la production théorique, alors même que l'expérimentation est censée être au cœur du processus scientifique ?

Si le format académique et ses conventions, accentués souvent par la compétitivité universitaire, tendent au cloisonnement des communautés scientifiques sur elles-mêmes, le rôle de la science est bien l'accroissement des connaissances du plus grand nombre. Si déjà au sein des doctoriales, porter son sujet à tous les membres qui viennent de champs de recherche différents n'est pas chose aisée, qu'en est-il d'un public plus large que le milieu universitaire lui-même ?

Comment s'inspirer des expérimentations qui existent déjà et qui émanent de ces réflexions ?

En effet, en France, des programmes art et science, comme le SACRe (Sciences Arts Création Recherche) de l'Université Paris Science et Lettre (PSL), tentent d'élaborer des processus articulant la recherche scientifique autour de la création artistique afin de donner des formes inédites, poétiques, esthétiques, sensorielles et expérimentales aux données récoltées. Ces formes sont intitulées « publicisation » par le SACRe et l'Ensadlab (Laboratoire de recherche – Ecole des Arts Décoratifs

de Paris) au sein du laboratoire « réflexive interaction », sujet de recherche en soi. La publicisation se distingue de la publication car elle s'adresse à un public plus large que celui des chercheurs et du milieu académique. Ces questionnements sont déjà abordés sous diverses formes, notamment le cadre des études de genre féministes et/ou décoloniales, tentant de questionner les rapports de domination au sein de la recherche et de situer les individus qui pratiquent cette recherche, laissant une place aux histoires personnelles et aux expériences sociales. C'est le cas dans des pays d'Amérique latine, à travers « l'art action », qui questionne la colonialité des méthodologies de recherche (Ndlovu-Gatshen). Dans la mise en pratique, cela donne lieu à des performances de chercheur·euse·s qui les utilisent pour transmettre leurs recherches, à la manière de R. Borghi.

À quelle étape de notre travail de recherche les conditions de transmission sont-elles pensées ? Alors que la publication est une condition essentielle de la recherche, au même titre que la récolte des données, elle n'apparaît généralement qu'en fin de processus, comme un substrat. Pourtant, les collectes de données (le comment) et les conditions de publication (le pourquoi), devraient être co-construites.

(2) Interroger le rôle des sciences dans la construction des imaginaires, et à leur tour, le rôle des imaginaires dans les changements des pratiques.

« Sublime logos qui a ouvert les portes d'une rationalité honnête et triomphante ! [...] Mais également terrible logos qui a desséché et binarisé les modes et les mondes de l'être à l'autre. Qui a imposé sa souveraineté comme on administre un empire, décrétant la caducité de fait et la nullité de droit de chaque échappatoire à son emprise. »

A. Barrau, *L'hypothèse K*, 2023, p.88

Dans son essai, A. Barrau, astrophysicien et philosophe, interroge le rôle de la science face à la catastrophe écologique. Son constat est sans appel : sans un changement profond des ethos qui traversent la science, celle-ci est inefficace, voire pire, participe largement à la catastrophe en cours. De plus, se focaliser sur l'écologie est une erreur puisqu'elle n'est qu'une expression d'un système bien plus large fondé sur l'exploitation et la richesse infinie. La science est à la fois suffisamment avancée pour justifier cette idéologie mais aussi pour prétendre « réparer » ses dérives. Selon l'auteur, il est avant tout question d'imaginaires : de repenser comment et dans quel but nous produisons de la science. Sans remettre en question la méthode, la science doit être productrice de possible en « faisant arme de subversion massive ». Mobiliser les imaginaires, les diffuser et les amplifier, c'est se projeter dans nos futurs, et nous aider à savoir ce que nous voulons pour nos avenirs. L'auteur nous invite donc à commencer par nous interroger sur nous-mêmes, chercheurs et chercheuses, et à réfléchir à nos pratiques et communautés de pratiques.

Plus qu'un thème, le laboratoire LARSH département DeScripto, dans sa thématique de l'*ob-scène* : *praxis des écritures et des imaginaires*, propose d'expérimenter un processus, un mode opératoire. Quel enjeu y a-t-il à accorder de la place au sensible dans la visibilité de la recherche ?

Le format académique rencontre en effet plusieurs limites, basées sur le *logos*. Il pousse les chercheur·euse·s à une distance émotionnelle, produite et mise au service du principe de la neutralité de la recherche. Elle prête à une neutralité débarrassée de tout biais de son auteur ou autrice. Si nous ne remettons pas en question la méthode scientifique, nous pouvons nous interroger sur la pertinence de ces formes de publications quand elles sont systématiques, d'autant que prétendre que nous ne sommes pas personnellement et émotionnellement engagé·e·s dans nos recherches constitue en soi un biais (citation recherche située). Ce caractère inadapté se révèle en particulier dans certains domaines de recherche, nous pensons en particulier à la recherche-création, dont la pratique même existe parce qu'elle passe par d'autres modes d'expression et de raisonnement, et plus vastement aux

sciences sociales, dont le modèle de publication est basé sur celui des sciences dites « dures ». Au contraire, nous remettons au cœur de la démarche le point de vue situé (Harding, 1986).

(3) La socialisation à la recherche à travers les doctoriales (normes, apprentissages, conventions).

Si les colloques, séminaires, journées d'études, et, dans notre cas, les doctoriales sont des événements de diffusion de la recherche, ils sont tout autant des espaces de socialisation au monde de la recherche et à ses conventions. Ils scandent les temps de la recherche et forment des sortes de rituels, encadrés par des conventions académiques que les chercheurs et chercheuses sont incité·e·s à reproduire pour être reconnu·e·s par leur pairs. Dans le cadre d'un milieu compétitif comme celui du milieu universitaire qui produit une course à la publication et à la multiplication des participations, les injonctions sont contradictoires : il faut à la fois se démarquer personnellement, tout en montrant que l'on sait se conformer aux canons académiques afin d'intégrer l'institution en reproduisant ses attentes. Ce faisant, il y a avant tout reproduction des pratiques académiques par mimétisme et conformité aux modes de faire en place. Ainsi, il devient très difficile de remettre en question et interroger la pertinence de ces conventions, tant cela peut mettre en péril le chercheur ou la chercheuse et l'isoler de ses pairs. Le renouvellement des pratiques s'en voit limité. C'est ce que nous voulons interroger.

Chaque intervention aura un temps de 25 minutes dont 10 minutes de présentation, et 15 minutes d'échange(s) avec le public.

Il s'agira de mettre en pratique des formats qui semblent le plus adaptés pour transmettre ce qui est important dans votre recherche, sans faire un compte-rendu exhaustif de votre travail, mais en sélectionnant les informations qui semblent essentielles à faire « vivre » lors de l'intervention. Le temps de cet événement, nous privilégions l'expérience au *logos*, laissant la place aux émotions, aux sentiments et à la sensorialité, aux engagements et aux individus. Le format est libre (exposition, vidéo, son, dialogue, mise en scène, manipulation d'un objet, participation du public, workshop, etc.) Les personnes qui veulent faire une communication « classique » sur le sujet (à partir du cas de leur thèse), sont également invitées à proposer des interventions (sur les dilemmes de format, sur la manière dont un format ou un autre leur convient...)

Nous disposerons de plusieurs salles pour nous adapter aux différentes propositions. Il est demandé de préciser vos besoins dans votre proposition afin que nous nous adaptions au mieux

Conscient·e·s de la difficulté que peut représenter cet exercice, une journée de recherche collective sera mise en place le 21 février à partir de 10 H en salle DeScripto.

Bibliographie :

Art-action : Descolonizando el cuerpo, Vidéoperformance féministe, queer et postcoloniale latino-américain, Kantuta Quirós, Aliocha Imhoff, Dans *Multitudes* 2008/4 (n° 35), pages 184 à 193
<https://www.cairn.info/revue-multitudes-2008-4-page-184.htm>

(voir Introduction. Analyses féministes des rapports de domination dans l'enseignement supérieur et la recherche, Virginie Dutoya, Sarah Kiani, Amélie Le Renard, Cha Prieur et Florian Vörös <https://journals.openedition.org/gss/6146>) (voir Néolibéralisme et productivité scientifique de la recherche universitaire en éducation au Québec. Trajectoires et perspectives, François Larose <https://journals.openedition.org/dse/3737>) (Référence à compléter)